

Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXIe siècle ?* Paris, Le Seuil, 2001.

Gérard Chouquer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/106>

DOI : 10.4000/etudesrurales.106

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Référence électronique

Gérard Chouquer, « Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXIe siècle ?* Paris, Le Seuil, 2001. », *Études rurales* [En ligne], 161-162 | 2002, mis en ligne le 17 juin 2003, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/106> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.106>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?* Paris, Le Seuil, 2001.

Gérard Chouquer

Le livre d'Alain Guerreau, au titre chargé d'une nuance de doute ou de pessimisme, s'interroge sur la façon dont sont conduites les études sur le Moyen Âge, et pose le présupposé d'un marasme actuel, pour se terminer par douze thèses tendant à la réorganisation du métier et à l'ouverture des problématiques. De ce livre important, foisonnant, ferme dans ses affirmations, je souhaite dire l'intérêt puis discuter quelques points.

L'entreprise d'Alain Guerreau consiste à mettre au premier plan la discussion sur les notions de la « médiévistique » (nom donné aux études sur le Moyen Âge). C'est-à-dire ne pas considérer que ces notions vont de soi mais qu'elles sont le produit d'une histoire, celle du développement des études. L'exploration de cette idée nous vaut une cinquantaine de pages, brillantes et cultivées, dans lesquelles l'auteur démontre combien le Moyen Âge est une invention de l'époque moderne et à quel point son élaboration conceptuelle dépend des conflits idéologiques qui ont traversé les débats depuis les Lumières. L'auteur propose ainsi de réévaluer deux notions essentielles, le *dominium* et l'*ecclesia*. Le *dominium*, fracturé par les modernes entre droits réels et droits personnels, est, en fait, un exercice simultané du pouvoir sur les hommes et les terres. L'*ecclesia*, système de connaissance, de normes et de richesses, véritable épine dorsale de l'Europe médiévale, fut pervertie par son éclatement lorsqu'apparurent les notions de libre examen et de conscience individuelle et intérieure. Réduite à la conception moderne de la religion, elle perdit sa force d'interprétation.

Les modernes appréhendèrent alors le Moyen Âge à partir de catégories qui disloquaient l'objet étudié : la politique, le droit, la religion, l'économie. Ils définirent le Moyen Âge comme image inversée des Lumières, et Alain Guerreau regrette que les historiens n'aient jamais su mettre au jour le procédé (p. 35). Il propose un examen du développement de la médiévistique en regard des conceptions et des débats qui caractérisent la fin du XVIII^e, les XIX^e et XX^e siècles.

Parmi les explications possibles, Alain Guerreau croit pouvoir discerner les causes suivantes : la nature des structures professionnelles de recherche, d'enseignement supérieur et de conservation; l'évolution de la société vers la régionalisation et l'exaltation des racines; l'évanouissement de l'histoire quantitativiste; le « désastre professionnel » et intellectuel de l'archéologie médiévale (p. 141) ; les difficultés de la sémantique historique. Les solutions (« impératifs ») proposées seront dans la logique de ce constat : fréquenter les concepts et réorganiser le métier.

Le projet d'Alain Guerreau est sous-tendu par le fait que la société serait assez sûre d'elle-même pour accorder la plus grande indépendance à l'activité scientifique. Il pose le principe d'un rationalisme critique qui « ne connaît pas d'autre finalité que le progrès des connaissances rationnelles [...], c'est-à-dire une visée abstraite, strictement abstraite. La science en tant que telle ne vise aucune utilité ni aucune diffusion. Et il n'y a rien de plus néfaste pour elle que toutes les circonstances où elle se trouve soumise à la contrainte des "besoins sociaux", quelle que soit la manière dont ceux-ci sont constitués » (p. 13).

À lire le livre on constate que cette situation d'abstraction ne s'est encore jamais produite pour la médiévistique. Les pages 23-90, sans doute les plus marquantes de l'ensemble, sont une histoire du développement de ce vaste transfert de thèses modernes sur le Moyen Âge et, par conséquent, une discussion passionnante des difficultés et des impasses de la médiévistique. En tous temps, l'écriture du Moyen Âge a dépendu de l'histoire contemporaine dans laquelle étaient plongés les historiens. Démonstration en est donnée, par exemple, à travers les perturbations et les anachronismes de tout genre introduits aux XIX^e et XX^e siècles par l'idée de nation dans les études médiévales.

Aurait-on atteint, de nos jours, une autre situation, et les médiévistes seraient-ils capables de s'affranchir des influences de notre monde politiquement et socialement troublé ? L'auteur répond par la négative, en terminant son parcours historiographique sur une fresque incisive des troubles actuels au travers desquels il nous propose sa propre vision : capitalisme sauvage, thatchérisme effrayant, délires régionalistes en Europe de l'Est, totalitarisme des commissaires européens, prérogatives des collectivités locales, etc. (pp. 87-90). Le rapport avec la médiévistique est que la dislocation actuelle des structures affecte les études, et qu'« on pressent à l'horizon une histoire médiévale atomisée et désarticulée, organisée à la mode américaine, selon le paradigme postmoderne du marché aux puces. Je parle, tu causes, nous racontons... » (p. 90). On croit comprendre que si les chercheurs pouvaient s'abstraire de ces influences, si on pouvait placer la médiévistique dans une enceinte imperméable au monde, tout cela serait évité.

De la page 220 à la page 237, et dans les douze thèses finales (pp. 295-310), l'auteur aborde la discussion de fond en nous disant les valeurs auxquelles il croit. Il n'y a pas, selon lui, de sens dans les choses elles-mêmes et seul un système de représentations en rend compte, et ce système est unitaire; il faut donc chercher le système de représentations commun à tous les acteurs concernés. Alain Guerreau déplace ensuite de façon subtile la notion de structure en critiquant, fort opportunément, la conception de Braudel : en dissociant structure et longue durée, on évite le fixisme et on fait des rythmes un élément-clé de la structure elle-même. Il réaffirme la valeur des seuils, notamment temporels, ceux qui permettent de définir les « civilisations » et les bouleversements généraux qui permettent le passage de l'une à l'autre. Du tournant des XVIII^e-XIX^e siècles, il retient les notions de progrès, d'évolution, de processus qui

sont les outils d'une reconstruction préalable du cadre social dans lequel et pour lequel un texte (une source) a été écrit, et contre laquelle les utilitarismes se sont ligués. Il affirme que « le noyau des structures idéologiques est au coeur du tout social » (p. 231). Le Moyen Âge, qu'il fixe du V^e au XVII^e siècle, présente, d'après lui, une cohérence incontournable, une homogénéité qui l'oppose à la cité antique et à l'Europe contemporaine.

Mais alors les modernes ne se sont pas si lourdement trompés. Autrement dit, et c'est là le sens de ma première question, Alain Guerreau, qui regrette ce que le modernisme et le postmodernisme ont fait des notions médiévales dans sa première partie, exploite, mais à d'autres fins, les mêmes outils, les mêmes concepts et les mêmes partages dans ses prises de position : distinction entre faits et valeurs; distinction entre réalité intrinsèque et représentations; primat de la société; recherche de la structure abstraite (p. 273), par l'adoption d'une échelle de référence globale (thèses 4 et 11); exploitation critique des avancées des sciences sociales (sociologie, anthropologie); définition du Moyen Âge comme un tout insécable dont il faut chercher le principe d'ordre au-delà de l'assommante « diversité du réel » (thèse 5) ; supériorité de l'art des historiens médiévistes sur la technique des archéologues (thèse 10)...

Dès lors, n'aurait-il pas été opportun de discuter plus longuement cette apparente contradiction ? Car si le progrès est envisageable, si on doit pouvoir un jour être capable de distinguer entre idéologie et épistémologie, si on doit pouvoir garder le Moyen Âge en bloc, c'est donc que les modernes ne se sont pas complètement fourvoyés ! Dans ces conditions, au lieu de décrire un « champ de ruines » d'un pessimisme excessif (la formule apparaît p. 264), ne serait-il pas préférable de rechercher l'expression de cette contradiction, à savoir : comment dépasser le modernisme sans pour autant en rejeter les acquis ? Peut-on réellement espérer faire comme si le Moyen Âge n'était pas une création moderne ? Autrement dit, distinguera-t-on, un jour prochain, un autre Moyen Âge, débarrassé de toutes les valeurs qui l'affectent ? Après avoir lu le livre d'Alain Guerreau, je suis convaincu du caractère indélébile de ce fait et de la vanité d'une médiévistique exempte de tout modernisme. Sauf à faire dans l'abstraction de tout. Alain Guerreau le sait bien, qui n'oppose que pour mettre en mouvement et faire avancer la réflexion sur les concepts.

Car il faudra faire avec, et que chacun oeuvre avec ses moyens. La thèse 7, élargie, pourrait devenir la thèse centrale : Alain Guerreau plaide pour l'adoption d'un point de vue de critique épistémologique généralisée dans lequel la recherche des conditions d'élaboration des sources, des concepts et des idées serait enfin explicite. J'apprécie beaucoup cette idée valable pour toute approche intellectuelle. Il faut en effet placer la question de la validité des concepts au centre de la recherche, parce qu'« aucun événement passé ou présent ne peut "parler par lui-même", chacun au contraire a besoin de l'historien qui lui prête forme et voix », donc à travers ses prismes (citation de Johannes Fried, reprise p. 250, note 344).

Or il existe, depuis une dizaine d'années, une entreprise d'anthropologie (ou de sociologie) des sciences (illustrée par Bruno Latour, Isabelle Stengers, Michel Callon, Pierre Lascombes, par exemple) qui a fait de cette idée sa recherche centrale : comment s'élaborent les idées des savants ? Qui a tout particulièrement traité de cette question de l'invention de la science à l'époque moderne et des biais qui s'ensuivent. C'est un point de vue non moderne ou transmoderne qu'il faudrait, selon moi, adopter, c'est-à-dire expliquer la façon de dépasser la modernité sans la rejeter.

À travers la forme critique de son texte, Alain Guerreau pose des questions importantes qui me paraissent légitimes : quelles formes de délibération doit-on avoir des pratiques scientifiques ? Quel rapport instituer entre généraliste et spécialiste ? Quelle hiérarchie proposer entre les objectifs thématiques ? Que faire de la forme qu'a prise l'institution archéologique ? Quels élargissements proposer pour renouveler la matière ?

Sur ce terrain, qui n'est pas polémique, il faut aller vers autre chose, parce que les termes qu'il propose, les types de chercheurs qu'il oppose ne sont pas obligatoirement les seuls possibles ou les meilleurs. Il y a sans doute d'autres alternatives à proposer à l'étroit spécialiste du Perche du XIII^e siècle (dont il fait, avec humour, un type de chercheur local) que la figure du savant qui maîtrise cinq langues vivantes et quatre langues médiévales, surtout quand on a consacré autant de pages à dire la complexité de la sémantique historique. En effet, si entre médiévistes on ne s'entend pas sur la traduction de mots communs comme *curtile* ou *vinea* (pp. 193-205), l'intérêt de cette virtuosité linguistique ne devient-il pas relatif ? Il y a d'autres perspectives à proposer aux médiévistes que l'apprentissage de la technique de fouille en quelques semaines (p. 155), et l'archéologie réclame un débat autrement posé. Il y a d'autres problématiques à présenter qu'une opposition entre enseignants du supérieur et chercheurs du CNRS (pp. 101-104).

L'archéologie, précisément : le tableau qu'en dresse Alain Guerreau est sans pitié (pp. 141-162), et on en tire la conclusion qu'il est temps de replacer les fouilleurs de l'AFAN sous la coupe des médiévistes du CNRS et de l'Université (pp. 152, 154-155). Peut-être, mais ce sera, à quelques exceptions près, replacer les archéologues sous la coupe des spécialistes du texte. D'où la question posée à l'auteur : était-ce ce diagnostic qu'il fallait faire, ou bien celui de longue et imparfaite constitution de l'archéologie médiévale en discipline non pas autonome, mais spécifique ?

Poursuivons sur l'exemple de l'archéologie. Elle est présentée, malgré ce constat, comme une des pièces maîtresses du renouvellement. Or l'archéologie dont parle Alain Guerreau porte encore uniquement sur les édifices de culte, les cimetières barbares et les objets dits de la culture matérielle (céramique et métal par exemple). Cette présentation renvoie à une archéologie d'il y a vingt ou trente ans, et elle ne dit pas les avancées récentes ou en cours, y compris celles de l'archéologie préventive (malgré des défauts réels qu'on connaît). Une autre présentation aurait consisté à dire l'affaiblissement relatif des thématiques et des méthodes de l'archéologie des années quatre-vingt et le renouvellement de l'archéologie du village, et surtout les percées méthodologiques de l'archéologie agraire grâce à la géo-archéologie du champ; ou encore les promesses de renouvellement venant d'un horizon géographique qui, grâce à l'étude des réseaux d'habitat dans la longue durée (projet Archaeomedes) et celle de la morphologie agraire et urbaine, change quelque peu l'ancienne géographie historique au profit d'une archéo-géographie en train de naître.

Au terme de ce compte rendu très partiel, il me semble que l'apport principal du livre d'Alain Guerreau tient à la déconstruction du paradigme moderne fondateur du Moyen Âge, et à la nécessité qu'il ressent de dire le niveau de cohérence de la société médiévale, entre les V^e et XVII^e siècles -- seuils chronologiques qu'il avance, après mûres réflexions, pour cette période. La thèse d'Alain Guerreau est celle d'un système de représentations cohérent qu'il nomme féodalisme, et non celle d'une simple féodalité, si l'on entend par là une approche juridique, réductrice, de la cohérence médiévale.

Dès lors le propos s'éclaire : l'auteur ne prétend pas tout traiter (ce qui n'empêche pas une érudition confondante), encore moins tout comprendre, mais il propose un modèle, le féodalisme, qu'il estime central pour saisir la période en ce sens qu'il dit la logique dominante d'une société. Je me demande si ce n'est pas la raison pour laquelle son appréciation de l'archéologie est moins convaincante. Celle-ci -- au sens large et à travers d'autres modalités spatiotemporelles, d'autres types de relation entre société et milieu, moins de seuils historiques et plus de résilience morphodynamique -- propose un tout autre modèle où la périodisation n'est pas toujours l'acte le plus important et où la cohérence du système de représentations n'est pas l'objectif recherché.

Ce n'est pas le lieu de le développer ici, mais la lecture de l'essai d'Alain Guerreau me conforte dans l'idée qu'en articulation et en opposition (constructive) au modèle qu'il propose, un autre modèle, partant plus de la concrétude de l'espace et de ses diverses implications (agraire, environnementale, spatialiste, écouménale), est possible pour le Moyen Âge. Dans cet autre modèle, le système de représentations qu'est le féodalisme interviendra comme une composante majeure (à travers le système de représentations de l'espace qui était celui de la société médiévale), et, grâce à l'auteur, sera mieux compris.